

Ennio Floris

Le centurion

(Matthieu 8:5-13)

2- Les récits parallèles de Luc et Jean



'exposerai successive-
ment dans ce chapitre les
textes parallèles de Luc
(7:1-10) et de Jean (4:46-

54), en les comparant au texte de
Matthieu, afin de mettre en lumière
les emprunts et les modifications
apportées à celui-ci.

21- Le texte de Luc 7: 1-10

- 2 « Or un centurion avait, malade et sur le point de mourir, un
esclave qui lui était cher.
- 3 Ayant entendu parler de Jésus, il envoya vers lui quelques-uns
des anciens des Juifs pour le prier de venir sauver son esclave.
- 4 Arrivés auprès de Jésus, ils le suppliaient instamment : « Il est
digne, disaient-ils, que tu lui accordes cela ;
- 5 il aime en effet notre nation, et c'est lui qui nous a bâti la
synagogue. »

- 6 Jésus faisait route avec eux, et déjà il n'était plus loin de la maison, quand le centurion envoya des amis pour lui dire : « Seigneur, ne te dérange pas davantage, car je ne mérite pas que tu entres sous mon toit ;
- 7 aussi bien ne me suis-je pas jugé digne de venir te trouver. Mais dis un mot et que mon enfant soit guéri.
- 8 Car moi, qui n'ai rang que de subalterne, j'ai sous moi des soldats, et je dis à l'un : 'Va !' et il va, et à un autre : 'Viens !' et il vient, et à mon esclave : 'Fais ceci !' et il le fait. »
- 9 En entendant ces paroles, Jésus l'admira et, se retournant, il dit à la foule qui le suivait : « Je vous le dis : pas même en Israël je n'ai trouvé une telle foi. »
- 10 Et, de retour à la maison, les envoyés trouvèrent l'esclave en parfaite santé.

Les deux récits de Matthieu et de Luc, se fondent sur les mêmes données : les paroles du centurion, selon lesquelles Jésus est un « homme sous le pouvoir de Dieu », de même que lui-même l'est sous celui des armées. Ces paroles ont frappé l'imagination populaire et ouvert l'intelligence des païens à la foi au Christ. Il y a aussi accord entre eux sur la construction du récit sur le modèle d'une guérison par la foi au Christ, ou par le Christ de la foi. Mais l'intrigue et la structure formelle ne sont pas identiques, du fait que la foi est, chez Luc, devenue conquérante, fixée conceptuellement et plus développée culturellement.

Chez Matthieu, Jésus et le centurion se rencontrent aux portes de la

ville, et le dialogue s'engage à partir de la maladie du serviteur, jusqu'à ce que Jésus propose de se rendre chez le centurion, ce que celui-ci, par humilité, refuse. La première aporie surgit de cette divergence, car l'humilité ne suffit pas à justifier le refus du centurion, qui est si insistant et intransigeant qu'on peut supposer que cela masque un défi refoulé.

Luc échappe à cette aporie : il met en relation les deux personnages par la médiation d'amis, que le centurion charge de contacter Jésus pour qu'il se rende chez lui au chevet de son serviteur.

Pas trace d'une opposition dans le récit, même si l'on apprend que le centurion ne s'est pas dérangé per-

sonnellement, par humilité. Et puisque cela est refoulé dans le silence du texte, la première aporie est évitée.

Jésus s'est donc rendu chez lui avec les anciens. Lorsqu'il se trouve non loin de la maison, le centurion envoie des amis pour lui dire qu'il n'est pas digne de le recevoir, et qu'agissant sous le pouvoir de Dieu, il peut guérir par sa seule parole. Pourquoi n'en a-t-il pas chargé les anciens ? Sans doute parce qu'il avait de Jésus une image commune à chacun : un guérisseur sous le pouvoir de Dieu. Mais, à la réflexion, il prit conscience de s'être comporté avec Jésus comme un chef militaire à l'égard de ses subordonnés, alors que Jésus seul pouvait ordonner aux esprits du malade. Son humilité était donc sincère, et lui imposait de changer de comportement.

Ici encore, aucun désaccord : Jésus a fait l'éloge de sa foi et est reparti en silence. Et cependant, il a dû prononcer la parole de guérison demandée par le centurion, puisque les amis de celui-ci, en retournant chez lui, trouvèrent le malade en parfaite santé.

Par cette tournure de l'intrigue, Luc a évité aussi les deux autres apories : l'invective contre les Juifs et le doute sur l'accomplissement de la guérison par la parole de Jésus. La première n'a pas eu lieu d'être, car Luc a présenté les Juifs comme des amis du centurion et ses intercesseurs auprès de Jésus. Quant à la guérison, elle n'a été que la conséquence de l'intervention de Jésus, puisque les amis du centurion l'ont constatée dès que celui-ci a cru qu'elle s'opèrerait sur la parole de Jésus.

22- Le texte de Jean 4: 46-54

- 46 « ... Il y avait un fonctionnaire royal, dont le fils était malade, à Capharnaüm.
- 47 Apprenant que Jésus était arrivé de Judée en Galilée, il s'en vint le trouver et il le pria de descendre guérir son fils, car il allait mourir.

- 48 Jésus lui dit : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas ! »
- 49 Le fonctionnaire royal lui dit : « Seigneur, descends avant que ne meure mon petit enfant. »
- 50 Jésus lui dit : « Va, ton fils vit. »
- 51 L'homme crut à la parole que Jésus lui avait dite et il se mit en route. »



Il est légitime de douter que ce récit soit le parallèle de ceux de Matthieu et de Luc, car il ne s'agit pas d'un centurion, et donc d'un Romain, mais d'un fonctionnaire royal, qui était probablement Juif. Aussi l'intrigue est-elle toute autre. Toutefois, elle entre dans le même genre littéraire : il s'agit de la guérison par la foi, non plus d'un esclave (*doulos*) du centurion, mais du fils (*uios*) d'un fonctionnaire du roi (*basilikos*).

Pourquoi ce fonctionnaire du roi s'est-il adressé à un guérisseur et non à un médecin du palais ? Ses paroles à Jésus laissent entendre qu'il n'attendait plus de miracle, puisque que son enfant allait mourir. Après avoir consulté, sans résultat, des médecins habilités, il s'était tourné vers un guérisseur au nom de Dieu.

Les paroles « *Si vous ne voyez pas des signes et des prodiges, vous ne croyez pas* », semblent avoir été prononcées plutôt par le Jésus du récit que par celui de l'histoire. L'auteur a voulu que le lecteur sache que Jésus

n'était pas un faiseur de miracles, même si le peuple en avait la conviction, mais qu'il exigeait toujours du demandeur une totale foi en lui. Le père de l'enfant malade l'avait. L'assurance avec laquelle il dit à Jésus : « *Seigneur, descends avant que ne meure mon petit enfant* » atteste qu'il attendait de Jésus une parole porteuse de vie. Comme personnage du récit, il croyait que Jésus était la parole faite chair.

Sûr de la foi de cet homme, Jésus a pu lui répondre : « *va, ton fils vit* », avec la conscience de personnifier la Parole créatrice du commencement. Il prononça cette parole créatrice de vie dans un des instants du temps, parce qu'il l'avait dite au commencement. Dans cette perspective, le texte précise : « *Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté... Le père reconnut que c'était à cette heure-là que Jésus lui avait dit : ton fils vit* ».

À la septième heure, le Christ redonnait par sa parole la santé au fils du fonctionnaire du roi comme, par la même parole, il « *Créa l'homme à son image, il le créa à l'image de*

Dieu, il créa l'homme et la femme ». (Gn 1:27). Dans sa chair d'homme dans le monde, à la septième heure, l'heure du repos de Dieu, il réaffirma

ce qu'il avait dit au commencement de la création. Tel est le principe d'une christologie de l'histoire.

23- Les trois textes parallèles et la foi au Christ



près ces remarques sur les trois récits, il est possible d'affirmer leur concordance, même en nuanciant le texte de Jean. Ils s'accordent en effet sur deux points essentiels : d'abord ils relatent un acte de guérison opéré par Jésus ; ensuite, cette guérison a été accomplie à la suite de la foi en « Jésus-Christ » du centurion ou du fonctionnaire royal.

Quant à la première condition, il faut noter que les évangélistes, qui souhaitent relater un fait réellement accompli par Jésus, l'ont décrit tel qu'ils en ont eu conscience, à travers leurs codes christologiques, et non tel qu'il a eu lieu réellement. Pour eux, tout fait de Jésus perçu à travers leur expérience devenait une énigme qu'il convenait de résoudre au moyen de ces codes. Car ils devaient rapporter non ce qu'ils percevaient directement de Jésus, mais ce qu'ils en interprétaient en tant qu'acte du Christ. Le récit ainsi reconstruit les éloignait du Jésus histo-

rique.

Le texte de Matthieu nous permet de repérer des indices de ce Jésus historique, parce qu'il a refoulé dans l'implicite du discours, sous les codes christologiques, le sens de ses sources. Les autres évangélistes évitèrent ce refoulement en censurant le texte de Matthieu. C'est pourquoi les trois textes échappent à la dimension de l'histoire. Erreur ou falsification ? Je dirai plutôt méprise épistémologique qui, par ses contradictions latentes, pèse sur ces récits comme l'épée sur Damoclès. J'aborderai ce problème dans le chapitre suivant.

Arrêtons-nous maintenant à la spécificité de ces récits : une guérison par la foi au Christ. Cela veut dire que le malade n'a pas défié Dieu d'accomplir sa guérison par un miracle qui le confirmerait dans sa foi en Lui, mais qu'il le prie de la lui donner gratuitement par grâce, parce qu'il croit déjà en Lui.

Sans doute, cette conviction part elle du principe que Dieu se mani-

feste de lui-même sans avoir besoin de se rendre crédible par la preuve du miracle. Et, parce que la foi relève de l'existence plus que du concept, le rapport à la foi est semblable à celui existant entre un père et son fils, qui n'exige pas de son père un certificat de paternité avant de lui demander son aide, mais s'adresse à lui parce qu'il a pleine conscience qu'il est son père.

Les évangélistes présentent une guérison accomplie dans cette évidence. Chez Matthieu, le centurion a cru au pouvoir divin de Jésus en analogie avec son propre pouvoir, au service de l'autorité militaire. Chez Luc, il en est convaincu par le remord d'avoir traité Jésus – dont il espérait la guérison de son serviteur – comme l'un de ses esclaves. Chez Jean, le fonctionnaire royal a cru à la divinité de Jésus par la prise de conscience que la mort, dont son fils était menacé, ne pouvait être évitée que par la foi en lui, le détenteur de vie. Le centurion ne parvient pas à la foi par une persuasion de l'intelligence, mais par une certitude existentielle.

Ce centurion ou ce fonctionnaire royal sont devenus sous les signes du code de la sémantique les personnages qui croient que Jésus est le Christ et qui lui demandent la grâce de la guérison, selon le principe de foi établi par Jésus lui-même. Ils ne demandent pas un miracle pour croire en lui, mais parce qu'ils croient déjà. L'image de l'homme que don-

naient les sources d'information a été refoulée.

Ceci appelle une dernière remarque. Les évangélistes n'étant pas contemporains les uns des autres, chacun d'eux écrit dans la forme de foi propre à sa période historique. Leur texte est donc un document d'histoire qui ne présente pas un personnage, mais qui exprime l'évolution de la foi au Christ.

L'*Évangile* de Marc, premier évangéliste, est une catéchèse, destinée à convaincre les lecteurs que « Jésus est le Christ » grâce à l'exposé de ses miracles. Son *Évangile* se présente comme un document sur l'humanité de Jésus et sur sa personne christique.

Pour Matthieu, Jésus est le Christ parce qu'il a accompli les Écritures. Il y est présenté comme la personification des figures du Christ exprimées par les personnages bibliques de David et des prophètes, mais surtout par le « serviteur de Yahvé », image typique du Christ. Le serviteur est l'homme rejeté, incompris, frappé à mort, dont l'humiliation et la souffrance ont permis l'expiation des péchés de ses frères. Mais Dieu l'a délivré de la mort, pour le faire siéger parmi les grands des nations du monde (Is 53). Ainsi Jésus a refait le parcours du serviteur de Yahvé, lui aussi rejeté dès sa nais-

sance par ses frères, accusé et condamné à mort, mais Dieu a donné à ses souffrances et à sa mort la valeur de sacrifice pour les péchés du monde, et l'a ressuscité des morts, l'établissant aussi Seigneur des souverains du monde.

C'est pourquoi Matthieu a situé la souveraineté du Christ au moment de la destruction de Jérusalem et du temple par l'armée de Titus, événement qui est à la foi chrétienne ce que le passage de la Mer Rouge fut au judaïsme. Son *Évangile* est eschatologique : il n'annonce pas la fin du monde, mais celle du peuple juif comme peuple élu. Les promesses de Dieu à Abraham ont été accomplies non dans le triomphe du peuple juif, mais dans celui du Christ, et les destinataires des promesses ne sont pas les Juifs mais tous les peuples de la terre. Son eschatologie annonce donc le passage du monde juif au monde des païens, grâce au Christ. C'est pourquoi le centurion du récit de Matthieu est le personnage païen, et non l'homme juif. Il affirme sa foi au Christ soumis au pouvoir de Dieu, par analogie au chef militaire qui l'est au pouvoir de l'armée.

Luc a rédigé son *Évangile* dans la période postérieure à celle de Matthieu. Chez lui, la foi au Christ est plus évoluée. Il entend moins démontrer que Jésus est le Christ, que révéler en Jésus-Christ celui à qui Dieu a soumis la vie et le monde. Jésus, le Christ, a soumis le monde à un ordre nouveau, non plus con-

ditionné par la Loi, mais par la grâce. L'influence sur lui de Paul est profonde et déterminante. Sans doute Luc s'est-il approprié l'affirmation de l'apôtre aux Galates « *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous êtes tous un en Jésus-Christ* » (Ga 3:28).

Pour Luc, l'eschatologie se situera à la fin du monde et non dans l'histoire, car il ne s'agit pas de remplacer le judaïsme par un humanisme, mais d'accomplir les promesses par le Christ. Pour en rester à notre récit, on remarquera que la prophétie de Jésus sur l'expulsion et la dispersion des Juifs relatée par Matthieu a été supprimée. Le centurion est devenu ami des Juifs, et eux-mêmes de Jésus, auprès duquel ils intercèdent en faveur du centurion.

Convaincu que ses sources ont une valeur historique (Lc 1:1,2), Luc voulut écrire une histoire sur Jésus, qui préfigurerait un ordre nouveau dans le monde et dans la vie des hommes par la foi en Jésus-Christ. On peut imaginer que son *Évangile* se situe dans le prolongement de l'histoire de Tacite, qui portait un regard pessimiste sur le futur à partir de la corruption du présent, tandis que Luc offrait aux hommes une lueur d'espérance, grâce au salut actuel accompli par la seigneurie du Christ.

Enfin, l'époque de Jean est celle de la fin du premier siècle. La foi au Christ était déjà répandue dans l'em-

pire, mais s'opposait à son hégémonie, et le surgissement d'interprétations diverses menaçait son authenticité. Au début du premier siècle, Celse se plaignait de l'invasion d'une multitude de sectes qui rendaient le message chrétien trop confus pour être compris. L'*Évangile* de Jean constitue une catéchèse nouvelle, qui élève la foi au sommet de la théologie. Nous nous limiterons à quelques remarques.

L'*Évangile* de Jean considère toujours les Juifs comme des adversaires de la foi chrétienne, au point que le mot « Juif » devient synonyme d'opposant au Christ. On est loin de l'attitude de Luc, pour qui « *il n'y a plus ni Juif ni Grec* » en Christ. Cette attitude est sans doute liée au fait que les Juifs, malgré leur dispersion et l'absence du sacrifice, retrouvèrent leur unité, en considérant l'Écriture non seulement comme leur parole, mais aussi comme leur testament. Tacite a connu l'expression « *Chrestus* » à cause des disputes et des luttes entre Juifs et chrétiens. Et on peut imaginer la férocité de l'accusation d'être des chrétiens, car aux yeux des Juifs, les chrétiens n'étaient que des hérétiques et des blasphémateurs.

Jean a pu redouter des interprétations erronées des Écritures, car une libre interprétation des textes pouvait compromettre la crédibilité de Jésus comme Christ. En présentant en Jésus-Christ la Parole incarnée (c'est à

dire la Parole du commencement, celle de la Création), Jean, par contre, affirmait l'autonomie de la personne du Christ des Écritures. En sa personne, le Christ les précède : c'est lui qui détermine la vérité des Écritures, et non les Écritures celle du Christ. À la suite de Paul, Jean fut le révélateur de la personne divine du Christ. Désormais les Juifs ne pouvaient plus s'opposer à lui à partir des Écritures, puisqu'elles avaient en lui le fondement de leur vérité.

Il convient d'ajouter une autre remarque. Nous avons vu que chez Matthieu et Luc le centurion exige de Jésus qu'il guérisse son serviteur par sa parole, et que le malade guérit sans que Jésus prononce le mot créateur demandé. On peut du moins le supposer, puisque la guérison se serait produite sur la seule foi du centurion. S'il en est ainsi, le Christ a bien confié son pouvoir de salut à celui qui croit en lui. Or Jean ne semble pas reconnaître cette possibilité, puisque c'est toujours le Christ de la foi qui opère, et que la foi ne supplée pas à son action mais la sous-tend. Au cours du temps, la parole incarnée prolonge ce pouvoir créateur qu'elle possédait au commencement du monde. Pour Jean, Jésus-Christ monté au ciel garde sur terre l'être et la vie qu'il avait créés au commencement. La guérison du fils du fonctionnaire royal signifie dès lors que le croyant qui présente ses besoins de vie au Christ est assuré d'être exaucé par lui, qui est la

Parole par laquelle Dieu l'a mis au monde.

Nous n'avons pas pu poursuivre l'analyse référentielle que nous avons opérée sur le récit de Matthieu sur les récits parallèles du centurion, parce que les autres auteurs les ont rédigés à partir de celui-ci, en gommant toutes les apories qui avaient permis cette analyse. Puisque ces apories exprimaient le fait que Matthieu avait refoulé la réalité de ses informations pour exposer le sens christique, l'analyse des textes s'imposait pour atteindre le sens refoulé. Dépouillés de ces apories, les récits parallèles paraissent plus cohérents que celui de Matthieu, mais ces textes christologiques ne laissent aucune issue à la recherche historique des sources, c'est-à-dire à ce qu'a été réellement la rencontre de Jésus et du centurion.

Cependant, ces récits donnent une idée du processus historique de la foi au Christ, plus précisément de la formation historique de cette christologie, qui reste très limitée et plus intuitive que démonstrative, au cours du premier siècle, car elle ne concerne qu'un court récit. Toutefois, elle reste accessible à la recherche grâce à l'analyse complète des *Évangiles*.